

Pour endormir ma fille

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 27

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181403>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lement, une agglomération de volailles de toute espèce, d'oies déplumées, de canards sans tête et de lièvres saignants, est maintenant transformé en un salon de coiffure du meilleur goût, véritable bonbonnière que la marquise de Pompadour aurait enviée et dont les boudoirs du Trianon auraient été jaloux.

On entre. L'odorat est agréablement flatté par des parfums de violette, de réséda, de vanille qui s'échappent des vitrines ou s'étagent des articles de parfumerie. Dans d'autres vitrines est arrangée avec goût une très belle collection de sculptures de l'Oberland, s'étalant aux yeux des nombreux clients qui attendent leur tour.

Enfin le tour arrive. On écarte de la main un rideau de soie et le salon de coiffure s'offre à vous resplendissant d'attraits. L'architecture de ce local est très originale; son plafond en voûte et l'énorme épaisseur des murs, qui donnent aux fenêtres de profondes embrasures, le font ressembler à quelques chambres des châteaux du moyen-âge. Des rosaces, des gaufrures, des reliefs charmants décorent le plafond; des filets d'or et des guirlandes courent le long des corniches, et des amours se jouent dans les médaillons.

De nombreuses glaces reflètent et multiplient les ornements. La lumière, heureusement tamisée par des rideaux de diverses couleurs, jette sur les clients barbouillés de savon, les plus douces teintes, et de petites corbeilles suspendues laissent retomber sur leur tête des liserons en fleurs.

Au-dessous de chaque glace, sur des consoles de marbre dont les pieds sont artistement travaillés, sont alignés des flacons de parfumerie, des cosmétiques et de précieux vases du Japon, remplis de poudre de riz.

A gauche de la porte d'entrée est un appareil télégraphique annonçant au comptoir ce qui est dû par le client qui va sortir. Un B indique la barbe, un C la coupe de cheveux, un F la frisure. Le lavage de la tête est désigné par L ou Ch. (Champooing).

Il y a tant de choses à voir dans ce salon, qu'on s'arrête sur le seuil, le regard captivé par mille détails qui vous font oublier le but de votre présence chez le coiffeur. Mais bientôt le garçon vient interrompre votre rêverie en vous poussant un fauteuil moelleux dans lequel vous vous enfoncez agréablement. Les pieds reposant sur un petit banc doucement incliné, la position du client pendant l'opération ne laisse rien à désirer. Par un mécanisme ingénieux, le dossier du fauteuil lui fait mouvoir la tête dans tous les sens sans qu'il ait besoin de s'en préoccuper le moins du monde. Un rasoir toujours bien affilé et habilement manié le rase en quelques minutes comme par enchantement, après quoi un léger duvet de poudre de riz lui rafraîchit la peau. Puis, le fauteuil tourne sur lui-même, glisse sur de petits rails et le conduit en face du lavabo.

Là, si vous le désirez, une espèce de peignoir en caoutchouc est jeté sur vos épaules et une pluie d'eau de rose, lancée avec force par une espèce de pomme d'arrosoir, vous asperge la tête et vous fait oublier les grandes chaleurs de l'été. Ramené vis-à-

vis d'une splendide glace, le dernier coup de peigne vous est donné, et vous sortez de là rajeuni, frais et rosé, comme si un souffle bienfaisant et régénérateur avait passé sur tout votre être. L. M.

Nous attirons l'attention de nos lectrices sur cette charmante poésie due à la plume d'une dame. Toutes celles qui ont, comme elle, veillé auprès d'un berceau et dorloté sur leurs genoux un enfant chéri, liront avec plaisir ces vers qui coulent avec autant de facilité qu'ils ont de fraîcheur et de sentiment.

Pour endormir ma fille.

Tous les petits oiseaux du bois
Ont caché leur tête à la fois
Sous leur aile;
Tous les petits enfants aimés
Ont éteint de leurs yeux fermés
L'étincelle.

Les marguerites dans les prés,
Les alouettes dans les blés,
Tout repose
Et dort maintenant comme vous,
O mon oiseau joyeux et doux,
O ma rose!

Mais ce pauvre nid suspendu,
Mal protégé, mal défendu,
Se balance;
Les petits oiseaux effrayés,
Que le vent froid a réveillés,
Font silence.

Car leur mère, ô ma belle enfant!
Ce matin, d'un vol triomphant,
S'est sauvée,
Cherchant tout le long du chemin
De quoi nourrir encor demain
Sa couvée.

Puis un faucheur qui revenait,
Tandis qu'aux champs elle glanait,
L'a surprise
Gémissant sur son cher trésor
Abandonné si frère encor
A la bise.

Près du petit nid isolé,
Tout refroidi, tout désolé,
Le vent gronde;
Moi je rêve et je dis : Hélas!
Mon Dieu ne me retirez pas
De ce monde!

Car vous m'avez aussi donné
Un enfant, trésor couronné
De tendresse;
Et si votre main la défend
C'est moi dont l'amour triomphant
La caresse.

C'est moi qui baise son sommeil,
C'est moi qu'elle trouve au réveil,
Eveillée;
Bientôt pourtant si je mourrais
De ce cœur léger je serais
Oubliée.

Ingrats qui nous font tant souffrir,
Toujours trembler, souvent mourir
Avant l'heure,
Vous oubliez vite un trépas,
Anges sereins, qui n'aimez pas
Quand on pleure.

Ainsi vont toutes mes chansons
S'accrochant aux plus noirs buissons

Par les ailes,
Et ramenant parmi les fleurs
Les nids perdus et les douleurs
Maternelles.

A B C du microscope.

VI

Les *poils* sont une autre forme d'agglomération des cellules de l'épiderme. Ils sont très variables de formes comme tout ce qui est dans la nature.

Examinez d'abord ceux de l'ortie, vous les verrez formés à leur base d'un mamelon de cellules, supportant une cellule allongée et terminée, non pas en pointe, comme on pourrait le supposer d'après les piqûres de l'ortie, mais par une sorte de crochet mousse. Le microscope nous enseigne que ces cellules sont remplies d'un liquide très caustique, qui se répand dès que les cellules sont brisées, ce qui a lieu au moindre attouchement, de là une brûlure des parties fines de la peau, et non pas une piqûre proprement dite.

D'autres poils sont en forme d'écusson, et valent la peine d'être préparés, soit au baume de Canada, soit à sec. Les plus intéressants se trouvent aux feuilles de l'*Eleagnus angustifolia* (olivier de Bohême), de l'*Hippophaë rhamnoides*, de l'olivier, de la Viorne (*Viburnum lantana*). Examinez aussi et préparez au chlorure de calcium les poils en chapelet qui garnissent les étamines de l'*Anagallis arvensis* (Mouron rouge).

Du reste, nous ne saurions assez le répéter, l'amateur ne doit pas s'en tenir à la trop courte nomenclature de nos exemples; il faut tout examiner, tout scruter, les surprises ne manqueront pas. Qui cherche, trouve.

Si vous enlevez la mince pellicule qui recouvre les différentes parties d'une plante verte et particulièrement la face inférieure d'une feuille, vous verrez sous le microscope des cellules plus ou moins régulières, comme les mailles d'un filet, mais vous remarquerez aussi des cellules arrondies laissant entre elles comme une petite bouche. Ce sont les *stomates*, les ouvertures par lesquelles la plante respire, absorbe l'acide carbonique dégagé par les animaux et qui vicierait bientôt l'air atmosphérique si les plantes ne purifieraient cet air sous l'influence de la lumière solaire. Ces stomates se trouvent en nombre immense, certaines feuilles en ont de 20 à 40,000, et elles sont disposées de manière que le gaz seul peu ts'y introduire; les cellules arrondies qui les forment peuvent en se gonflant produire une fermeture hermétique.

Si vous n'avez pas assez de délicatesse de main pour enlever du premier coup la cuticule d'une feuille quelconque, prenez une jeune feuille de buis, vous malaxerez avec l'ongle la face inférieure de cette feuille et bientôt vous verrez la pellicule se détacher du parenchyme qui forme le corps de la feuille. Passez alors une fine aiguille entre les feuillettes, et vous obtiendrez l'épiderme assez mince et transparent pour vous permettre de reconnaître parfaitement les stomates.

Les feuilles d'iris, de jacinthe, d'*adoxa moschatelina* vous permettront de faciles préparations.

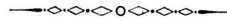
Vous trouverez une autre forme de stomates sur la face inférieure de la feuille du laurier rose (*nerium oleander*). Ici ce n'est plus une sorte de bouche, mais une vraie caverne défendue par une collection de poils entrecroisés. La consistance de la feuille vous permettra d'en faire des coupes transversales. Pour cela

vous en attacherez un morceau entre deux lamelles de moëlle de sureau et vous couperez ensemble, sureau et feuille.

Vous remarquerez alors, non seulement l'entrée de la stomate, mais le fond qui est constitué par une lacune appelée *chambre pneumatique*, c'est la cavité pulmonaire de la plante autour de laquelle s'élaborent certains suc, comme dans un laboratoire vivant. Vous en trouverez un exemple sur les feuilles charnues de l'orpin (*sedum album*) qui croit abondamment au flanc des vieux murs. Chacune des stomates de cette plante est entourée de cellules contenant un suc du plus beau carmin.

S. BIELER.

(A suivre).



Dans un moment où de terribles événements viennent d'attirer l'attention sur toutes les associations ouvrières, il est intéressant de connaître l'état de ces associations en Allemagne et sur les groupes qu'y forment les diverses nuances du parti socialiste.

I. Les *Lassalliens*. — Principes: Secours de l'Etat, suppression de toutes les contributions directes; participation des ouvriers dans les bénéfices, ou en d'autres termes, anéantissement du capital par tous les moyens possibles, surtout par celui des grèves. Les *Lassalliens* se divisent en deux groupes principaux:

a) La branche mâle portant le nom de son président, les *Lassalliens* du docteur Schweitzer.

b) La branche femelle ou de la comtesse Hatsfeld. — Président (nominal): Fritz Mende.

Ces deux branches, du reste, ont fusionné en 1869. Toutes deux s'appuyent sur l'association générale des ouvriers allemands (*Allgemeiner Deutsche Arbeiterverein*).

La coterie du docteur Schweitzer compte des adhérents dans l'Allemagne tout entière; celle de Mende n'a de partisans qu'en Saxe.

II. Le parti des ouvriers démocrates (*demokratische Arbeiterpartei*). Principes: Partage de l'Europe en petites républiques communistes, et, avant tout, détruire la Prusse et la Confédération du Nord. — Chefs: Bebel, maître tourneur, Liebknecht, homme de lettres. Cette fraction s'est constituée en Congrès d'Eisenach, en juillet 1860, et y a adopté un programme en dix articles ultra-radicaux. Elle a siégé en 1870 à Stuttgart et y a adopté la guerre à mort à toute la bourgeoisie.

III. Le parti des ouvriers progressistes (*Fortschrittliche Arbeiterpartei*). — Principes: Association des corps de métiers. Chefs: D. Max Hirsch et Franz Dunker.

Ce parti se trouvait autrefois sous la présidence de Schultze-Delitsch et croyait pouvoir régulariser le travail par suite de l'axiome « offre et demande » et par la constitution d'associations coopératives de consommation, d'épargne, etc. Mais les chefs actuels (M. Schulze s'est effacé considérablement) trouvent le salut dans les grèves d'ouvriers à l'instar des *Trades' Unions* en Angleterre.

Ces diverses associations ont toutes des journaux qui leur servent d'organes, entr'autres la *Volks-Zeitung*, de Berlin, et *Freie Zeitung*, de Leipzig.

